

Un soir un de ses proches parents lut devant elle l'histoire du martyr d'une jeune vierge de son âge. Marie-Anne, on le devine sans peine, était tout oreilles ; sa soif du martyr trouvait là un aliment exquis. Ce fut l'esprit rempli de ce souvenir qu'elle gagna sa couche. Elle ne la devait pas quitter de si tôt ; Dieu allait imprimer en ses membres le sceau de la souffrance. Le lendemain, en effet, elle se réveilla, le corps accablé de violentes douleurs, les bras contractés et rigides, réduits à l'impuissance. Le supplice dura plusieurs mois.

Nous disons que notre bienheureuse ne mourut pas martyr. Est-ce bien exact ? Sans doute, elle n'expirait pas sous le glaive du bourreau, ni au milieu des tourments, mais ne peut-on pas soutenir avec raison qu'elle mourut martyr de sa charité ? La ville de Quito était en proie à des craintes très graves ; la peste menaçait d'entrer dans son enceinte. Déjà on avait adressé au ciel d'ardentes supplications pour détourner le fléau ; et le péril, chaque jour, devenait plus imminent. Il fallait à Dieu, pour apaiser sa colère, une victime d'agréable odeur. Elle était toute trouvée. A la première nouvelle du danger, dans le secret de son cœur, Marie-Anne avait supplié le Seigneur d'accepter sa vie pour le salut de ses concitoyens. L'holocauste fut agréé. Peu à peu on la vit dépérir, et bientôt elle expira, au moment même où la cité faisait monter vers le Ciel les accents de sa reconnaissance pour sa délivrance obtenue. Le sacrifice était consommé ; le ciel était apaisé ; la ville de Quito était sauvée.

Un des chapitres les plus intéressants de la vie de Marie-Anne de Jésus, c'est celui de sa mortification. Toute sa vie pourrait presque tenir en ce seul chapitre, car comme celle du Sauveur, elle fut tout entière une croix, et une pénitence continuelle supérieure à ses forces et à son âge. Ses jeûnes sont sévères. Toute jeune enfant encore, du mercredi de la Semaine sainte au saint jour de Pâques, elle se prive de toute nourriture, voulant repaître son âme seule du seul souvenir de la mort du Sauveur. Plusieurs fois il lui arrive de se contenter, pour tout un carême, de six onces de pain, dont elle se permet une once chaque dimanche. Une fois, en proie à la soif la plus violente, elle s'abstient pendant trois mois de boire même une goutte d'eau. Pendant sa dernière maladie, elle se prive presque complètement de toute nourriture.